

La passion de
Magdelon

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du
Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Laberge, Rosette

Le roman de Madeleine de Verchères

Sommaire: t. 1. La passion de Magdelon.

ISBN 978-2-89585-015-1 (v. 1)

I. Verchères, Madeleine de, 1678-1747 - Romans, nouvelles, etc.

I. Titre. II. Titre: La passion de Magdelon.

PS8623.A24R65 2009 C843'.6 C2009-941074-5

PS9623.A24R65 2009

© 2009 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de couverture : John Singer Sargent

Aide à la recherche : Lucas Paradis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairiequebec.fr

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ROSETTE LABERGE

La passion de
Magdelon

LE ROMAN DE MADELEINE DE VERCHÈRES
TOME 1


LES ÉDITEURS RÉUNIS

Chapitre 1

Septembre 1706

— Ce n'est pas le moment d'arriver en retard, Magdelon ! Descends, tout le monde est prêt à partir. Il ne faut pas faire attendre ton futur époux. Viens, ne m'oblige pas à monter.

C'est la troisième fois que Marie, sa mère, lui crie du pied de l'escalier, sans succès. Magdelon l'entend mais elle reste là, debout à la fenêtre de sa chambre, fixant le vide. Elle tient une lettre dans sa main gauche et un mouchoir de dentelle dans la droite. Depuis qu'elle a reçu cette lettre, pas un seul jour ne s'est écoulé sans qu'elle maudisse le fait de savoir lire. Depuis près de six mois pourtant, elle ne peut s'empêcher de la lire et de la relire dès qu'elle se retrouve seule, jusqu'à ce que la fatigue ait raison de son corps et qu'elle sombre dans un sommeil profond.

Prenant son courage à deux mains, elle déplie la lettre et décide que ce sera la dernière fois qu'elle la lira. En fait, elle la récite plus qu'elle la lit. Les caractères sont pratiquement tous effacés tant la lettre a été pliée et dépliée, touchée et froissée. On dirait que l'encre s'est enfuie au fil des jours, ne pouvant supporter autant de douleur silencieuse mais combien profonde.

Madame,

J'ai pensé qu'il vous serait moins difficile d'apprendre que Louis Desportes s'est marié le 19 février de l'an 1706, à Paris, que de l'attendre votre vie durant. Il a uni sa destinée à la comtesse Marie-Élisabeth Loriau de la Bretagne. Ne m'en veuillez pas de vous avoir dit la vérité.

Votre dévoué,

Noël Boucher de Larivière

Magdelon pousse un grand soupir. Puis elle froisse la lettre d'un geste brusque, la jette dans le feu et s'essuie le coin des yeux avec son mouchoir, bien inutilement il faut le dire. Aucune larme ne perle au coin de ses yeux. Les larmes, Magdelon ne connaît pas. Elle a ravalé les dernières le jour de l'attaque des Iroquois. Elle avait à peine quatorze ans. Ce jour-là, elle avait bien mieux à faire que de pleurer si elle voulait sauver sa vie et celle des siens. Depuis, ses yeux se sont asséchés.

En une fraction de seconde, le feu dévore sa lettre. Le visage livide, elle prend son châle et se regarde dans le miroir. Elle a fière allure dans sa robe de mariée. Elle replace ses cheveux relevés en chignon pour l'occasion, se pince les joues pour se donner un peu de teint et ouvre la porte de sa chambre, bien décidée à affronter son destin, si différent soit-il de celui qu'elle espérait. Elle se retrouve nez à nez avec sa mère.

— Viens, tout le monde t'attend, dit gentiment celle-ci en la prenant par le bras.

Sans un mot, les deux femmes descendent l'escalier et sortent rejoindre les autres.

Des souvenirs se bousculent dans la tête de Marie. C'était il y a bien longtemps, elle n'avait que treize ans. Elle vivait des jours tranquilles avec ses parents sur l'île d'Orléans, près de Québec. Ce jour-là, son père recevait un visiteur, ce qui était plutôt rare. Une fois celui-ci parti, il avait annoncé à sa fille qu'il venait de donner sa main. Elle avait senti la terre se dérober sous ses pieds. Jamais il n'avait été question de la marier jusqu'à ce jour et elle n'était encore qu'une enfant. Comment pouvait-il l'avoir promise à cet homme qu'elle n'avait jamais vu avant aujourd'hui ? Elle avait relevé les pans de sa jupe et était sortie à toute vitesse de la maison. Elle avait couru aussi loin que son souffle le lui avait permis et s'était laissée tomber à genoux dans l'herbe, face au fleuve qu'elle aimait tant. Elle tremblait de tout son corps et sa vue était troublée tellement elle pleurait. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il n'était pas question qu'elle se marie. Elle n'en avait aucune envie ! Le soleil venait de se

coucher quand elle était enfin rentrée à la maison. Son père l'attendait. Il lui avait dit :

— Tu te maries dans un mois et je ne veux plus en entendre parler. Maintenant, va aider ta mère.

Ce jour-là et tous les autres précédant son mariage, Marie n'avait pas dit un seul mot aux repas. Ses travaux terminés, elle se réfugiait dans sa chambre et pleurait toutes les larmes de son corps. Son conte de fées venait de se terminer. Le prince n'avait rien de charmant, mais il épouserait la belle princesse de plusieurs années sa cadette. Et Marie ne pouvait rien y faire, sinon obéir.

Elle jette un coup d'œil à sa fille et se dit qu'au moins Magdelon a choisi de se marier. Certes, elle n'épousera pas l'homme de sa vie, mais monsieur de la Pérade est un gentilhomme, très respectable. Avec lui, elle ne manquera jamais de rien. Il possède une seigneurie à Sainte-Anne-de-la-Pérade. Ce n'est pas l'être le plus jovial de la Nouvelle-France, mais il a la réputation d'être très travaillant, ce qui est plutôt important, car la vie est rude ici. Gérer une seigneurie n'est pas chose facile, Marie en sait quelque chose. Depuis la mort de son mari, elle a dû mettre la main à la pâte doublement et le départ de Magdelon ne viendra pas lui faciliter la tâche. Une bouche de moins à nourrir, c'est vrai, mais deux bras vaillants en moins. Ce n'est pas tout d'obtenir une seigneurie du roi. Encore faut-il ensuite la faire prospérer pour s'assurer de la garder et, si on est chanceux, peut-être l'agrandir année après année.

Lorsque Magdelon sort de la maison, ses frères et sœurs l'attendent patiemment. Elle monte vite dans la calèche, aux côtés de son frère Alexandre, de deux ans son cadet. Il lui sourit. Pensive, elle lui rend timidement son sourire.

— Tu es la plus belle mariée que j'aie jamais vue, lui dit-il en lui serrant le bras. Tout ira bien, tu verras. Desportes est le pire des imbéciles et il ne te méritait pas. Tu devrais passer à autre chose. Tu ne le regretteras pas, tu vas voir !

Puis s'adressant à son cheval, il lance :

— Vas-y, ma belle ! Emmène-nous à l'église.

Âgé de vingt-six ans, Alexandre résiste toujours au mariage. Tout comme Magdelon, il veut faire un mariage d'amour. Ce ne sont pourtant pas les offres qui manquent, d'autant qu'il est un bon parti. Bel homme, aucun bateau n'accoste sans qu'il se fasse solliciter par l'une ou par l'autre des passagères. À la mort de son père, il y a six ans, il a pris la direction du moulin à farine. Magdelon et lui ont réussi à faire prospérer la seigneurie, mais avec le départ de sa sœur, il devra tout gérer seul. Il faut bien l'avouer, Magdelon est douée pour les affaires. Et elle sait parler aux colons. Elle est ferme, mais les dix colons donneraient leur vie pour elle. Mademoiselle Magdelon peut tout leur demander, et ce, depuis son premier battement de cils. Sa sœur lui manquera, c'est certain. Si au moins, elle s'était installée à Verchères avec son mari...

Pendant la courte distance qui les sépare de l'église, Magdelon garde le silence. Elle pense à son Louis. Elle l'aura attendu cinq ans. Cinq longues années où seulement quelques lettres lui ont rappelé qu'elle n'était pas amoureuse d'une chimère. Cinq longues années où elle s'est morfondue à l'attendre désespérément, l'aimant chaque jour un peu plus. Aujourd'hui, tout ce qui lui reste de cet amour, c'est la chaîne qu'il lui a offerte lors de son dernier voyage en Nouvelle-France. Elle pose la main sur son cou et, à travers l'étoffe fine de sa robe, touche le petit pendentif de la Vierge Marie qui ne la quitte jamais.

En arrivant à l'église, Magdelon salue les gens. Tout le village est là. Au passage, tous lui sourient et lui disent des bons mots. Peu à peu, le sourire s'installe sur son visage sans qu'elle s'en rende vraiment compte. Elle aime tous ces gens et ils le lui rendent bien. Chacun a marqué sa vie depuis sa naissance. Dire que demain, elle les quittera pour aller vivre une autre vie ailleurs, avec de nouvelles personnes, une nouvelle seigneurie et de nouveaux voisins. Ils lui manqueront, c'est certain. Elle les reverra quand elle viendra visiter sa famille, mais au fond

d'elle-même elle sait pertinemment que c'est la fin d'une étape de sa vie. Tant que les routes et le fleuve seront infestés d'Iroquois, elle ne pourra pas se promener à son aise. De toute manière, elle n'en aura pas le loisir si souvent. Elle devra trimer dur et elle fondera une famille. Elle veut beaucoup d'enfants. À son âge, elle ne peut se permettre d'attendre trop longtemps.

Alexandre immobilise l'attelage. Elle cherche son futur époux du regard. Elle le repère enfin. Il est appuyé sur la rampe d'escalier qui mène à la sacristie. Elle l'observe un instant. Il met une main dans sa poche et en sort un petit objet pendu au bout d'une chaîne. Une montre en or. Homme d'affaires aguerri, pour lui le temps c'est de l'argent. Il n'a qu'une hâte, que ce mariage se fasse, qu'ils quittent Verchères et que la vie continue. Les sentiments, très peu pour lui. Magdelon est un bon parti. Elle est vaillante et forte et, en plus, elle n'est pas désagréable à regarder. Elle apporte même avec elle la rondelette somme de cinq cents livres, ce qui est très rare de nos jours. Il fait vraiment une bonne affaire.

Pierre-Thomas Tarieu de la Pérade est lieutenant d'une compagnie des troupes de la marine. Magdelon a fait sa connaissance lors d'une visite à l'intendant, il y a de cela près d'un an. De petite taille, légèrement trapu, les cheveux bruns, il n'a pas du tout le physique pour rivaliser avec son Louis. Il lui avait souri et s'était présenté à elle en insistant sur le fait qu'il était célibataire et qu'il voulait se marier dans l'année. Il avait fait état de ses possessions. Elle l'avait écouté poliment, l'avait salué et était sortie. Trois mois plus tard, il était revenu à la charge, cette fois avec une demande en mariage formelle. Elle l'avait ignoré. Loin de se laisser décourager, il avait laissé passer trois autres mois et lui avait fait une nouvelle demande. Elle venait d'apprendre que son Louis s'était marié. Elle avait le cœur en miettes, mais elle gardait la tête froide. Elle devait se marier. Il n'était pas question qu'elle finisse sa vie vieille fille ou, pire, dans un couvent. Elle était trop assoiffée de vivre pour se contenter de si peu. Cette fois, elle l'avait regardé droit dans les yeux et lui avait dit :

— Je veux bien me marier avec vous, mais je ne vous aime pas. Et je ne sais pas si je vous aimerai un jour. Si vous êtes prêt à fonder une famille avec moi, cela me va, mais jamais vous n'aurez mon cœur.

Il lui avait souri, avait pris sa main droite sur laquelle il avait déposé un chaste baiser.

— Si on se mariait en septembre ?

L'affaire était conclue et, trois mois plus tard, ils se revoyaient pour se marier. Elle aura toute la vie pour faire sa connaissance. Comme l'avait dit sa mère, elle aurait pu tomber sur bien pire, un homme sans le sou, par exemple. À vingt-huit ans, elle n'a plus l'âge d'une jeune première, encore moins celui de lever le nez sur un bon parti.

Alexandre a eu le temps de faire le tour de la calèche. Il lui tend la main pour l'aider à descendre. Elle prend une grande respiration et pose sa main sur celle de son frère, bien décidée à plonger tête première dans sa nouvelle vie, qu'elle a choisie après tout.

Elle se rend à la porte d'entrée de l'église au bras de son frère. Monsieur de la Pérade la rejoint. C'est l'intendant lui-même qui lui sert de père. Les deux hommes la saluent en soulevant légèrement le bord de leur chapeau rond. Magdelon fait la révérence. Son regard s'attarde sur son futur mari qui, elle doit l'admettre, est plutôt élégant. Sa chemise blanche étincelle sous son gilet gris souris. Il porte une redingote de velours noire qui tombe sur son pantalon étroit de serge foncée. À sa taille, il a noué une ceinture de flanelle rouge. Elle ne l'a pas vu souvent depuis qu'elle a fait sa connaissance, mais il faut dire qu'aujourd'hui c'est la première fois qu'elle prend le temps de le regarder. Elle sourit encore un peu plus. Il a bon goût, elle le voit par ses vêtements.

Le curé qui s'impatiente fait les cent pas devant son autel. Il a une sainte horreur de commencer une cérémonie en retard,

car selon lui cela porte malheur. Et lorsqu'il s'agit d'un mariage, c'est bien mal commencer une vie de couple. N'y tenant plus, il intime l'ordre à son servent d'aviser les mariés qu'il est grand temps d'entrer. Celui-ci s'acquitte si bien de sa tâche que tous le suivent dans l'église dans l'instant. Les mariés ouvrent la marche en se tenant par le bras. Les témoins suivent de près. Les gens du village, quant à eux, prennent place à mesure qu'ils entrent. On entend murmurer. Chacun y va de son commentaire. Les uns sont contents pour Magdelon, les autres sont tristes qu'elle quitte Verchères. Les unes sont jalouses d'elle, les autres tiennent fièrement le bras de leur mari. D'autres enfin se rappellent la malchance qu'elle a eue avec son dernier fiancé. Ici, à Verchères, il est très difficile de passer quelque chose sous silence. On dirait que les murs ont des oreilles tellement tout le monde est au courant de ce qui se passe, et cela, bien souvent malgré la quantité d'efforts déployés pour cacher certains événements.

Sans plus attendre, le curé commence la cérémonie. Sa voix nasillarde résonne dans toute l'église. Les enfants font mine de se boucher les oreilles, au grand désespoir de leurs parents qui se retiennent eux-mêmes d'en faire autant.

— Marie-Madeleine de Verchères, acceptez-vous de prendre Pierre-Thomas Tarieu de la Pérade pour époux ?

Perdue dans ses pensées, Magdelon est à cent lieues de là. Elle se rappelle sa discussion avec sa mère. Elles avaient considéré la dernière offre de monsieur de la Pérade comme une offre d'affaires. Elles avaient aligné les avantages et les inconvénients dans deux colonnes, côte à côte. Elles les avaient pesés un à un, plus d'une fois. Au bout du compte, Magdelon avait dû admettre que les avantages de ce mariage étaient très nombreux pour sa famille et pour elle. Elle vivrait dans une grande seigneurie et elle pourrait réaliser son souhait le plus cher : fonder une famille. Enfin, elle pourrait vivre paisiblement sa vie de femme, bien à l'abri des attaques indiennes. Mais, au fond d'elle-même, elle doutait encore.

Elle avait répété maintes fois à sa mère toutes ses inquiétudes à marier un parfait étranger, elle qui avait connu la passion. Comment devrait-elle se comporter quand il serait temps de consommer le mariage ? Elle n'avait aucune trace d'attirance pour lui ! Et si elle était incapable de s'acquitter de son devoir conjugal, qu'arriverait-il ? Marie l'avait rassurée du mieux qu'elle le pouvait en lui disant qu'elle n'aurait qu'à fermer les yeux et à penser à autre chose jusqu'à ce que tout soit terminé. Par exemple, elle pourrait s'imaginer en train de courir dans un champ de marguerites. C'est ce qu'elle-même avait fait pendant plus d'un an. « De toute façon, ça ne dure jamais bien longtemps ! » avait-elle ajouté en riant. Magdelon n'était pas d'accord avec sa mère, car avec son Louis, c'était tout autrement. Ils passaient des heures à s'aimer dès qu'ils trouvaient un endroit à l'abri des regards indiscrets.

Tout à coup, Magdelon échappe un petit cri. Alexandre lui pince le bras pour la faire revenir au moment présent. Elle se tourne vivement vers son frère qui lui ordonne du regard de répondre au curé. Sans réfléchir, comme si quelqu'un lui soufflait la réponse, elle lance haut et fort :

— Oui, je le veux.

Un grand frisson la traverse tout entière. En un instant, elle a l'impression de basculer en plein froid de janvier. Et si cette aventure tournait au vinaigre ?

— Je vous déclare officiellement mari et femme.

Les nouveaux mariés s'embrassent du bout des lèvres. Le curé, qui en a vu d'autres, hausse légèrement les épaules. Ce n'est certes pas le mariage le plus chaleureux qu'il lui ait été donné de célébrer. Ici, on se marie pour toutes sortes de raisons autres que l'amour. La terre a besoin de bras pour la défricher, de là l'importance de procréer. C'est la première raison de vivre des colons. Ici, rien n'est gratuit. Chaque petite parcelle de terre labourée compte son lot d'efforts. Entre la naissance et la mort, il s'écoule parfois très peu de temps, de là l'urgence d'agir. Ici,

seuls les forts survivent à la rigueur du climat, aux exigences d'un pays en pleine naissance et à la menace des attaques de l'un et de l'autre. Ici, quand on possède quelque chose, il faut être prêt à tout pour le garder. C'est la première chose que les habitants de la Nouvelle-France apprennent en mettant le pied sur cette terre à la fois si généreuse et si radine. Le seul vrai repos, c'est dans la tombe, pas avant.

C'est sous un soleil de plomb comme seul septembre peut en offrir que tous se rendent à la seigneurie des de Verchères pour célébrer. Derrière la palissade, les odeurs de cuisine ont déjà commencé à faire la fête. Un immense ragoût attend les invités. Les coqs d'Inde sauvages, coupés en quartiers, baignent dans une sauce couleur caramel aux côtés des bouquets de fines herbes qui rehaussent les saveurs de la viande et de l'oignon. Plusieurs truites, brochets et esturgeons cuits sur la braise raviront aussi les convives. Une montagne de pains frais trône sur une table installée sous le grand chêne. Pour l'occasion, des barriques de bière et des bouteilles de vin, toutes importées de France, ont été sorties des caves du manoir de la seigneurie.

L'alcool est rare ici, enfin celui qui vient de France. Comme se plaît si bien à le dire le curé, l'alcool est le pire ennemi de l'homme. L'Église fait d'ailleurs tout ce qu'elle peut pour l'interdire. Ce qui n'empêche nullement Nicolas, le menuisier de Verchères, de s'improviser maître brasseur à ses heures. Et cela, tout le monde à Verchères le sait, même le curé.

La fête vient à peine de commencer. Les habitants de la seigneurie courent à leur maison chercher leur chope et leur écuelle. Les gens du village, pour leur part, ont prévu le coup et sortent le tout de leur poche. D'habitude, tous mangent à même le plat, mais aujourd'hui c'est différent. Ils ont revêtu leurs beaux habits. Comme ce sont les seuls qu'ils possèdent mis à part leurs vêtements de travail, vaut mieux ne pas les salir. Les domestiques des de Verchères remplissent les écuelles de chacun. Un morceau de poisson. Un morceau de coq d'Inde. Un quignon de pain. Une chope de bière ou de vin. C'est un

pur festin ! Magdelon mange avec appétit. Elle se fait même servir une deuxième portion de coq d'Inde, ce qui ne manque pas de lui attirer une remarque de l'un des invités :

— Avec tout ce qu'elle mange, heureusement qu'elle travaille fort... Préparez-vous, monsieur de la Pérade, elle va vous coûter cher.

La fête bat son plein. Le ton monte ici et là. Dans un coin, Jean et Marin refont le monde. Tout se passe bien jusqu'au moment où Jean insulte le roi. Loin de partager son avis, Marin empoigne son compagnon au collet, l'obligeant ainsi à se défendre. Les deux hommes en viennent vite aux poings. En un éclair, monsieur de la Pérade bondit de son siège et vient les séparer. Il les immobilise au sol en un tournemain. Pétrifiés sur place, les deux goujats se confondent en excuses à l'adresse du marié. Magdelon a assisté à la scène. Une pointe d'admiration pour son mari se lit dans son regard. Monsieur de la Pérade retourne auprès d'elle.

Tous reprennent leurs conversations. Dans un coin, Magdelon remarque Zacharie, un des fils de Paul, qui fait danser les jeunes avec ses cuillères endiablées, qu'il manie avec beaucoup d'adresse.

Marie s'approche de Gabriel, le fils aîné de sa fille Marie-Jeanne, et lui demande :

— Tu veux bien jouer une grande valse pour tante Magdelon ?

Sans se faire prier, Gabriel s'exécute. Monsieur de la Pérade invite sa femme à ouvrir la danse. Après quelques pas de danse, Magdelon est agréablement surprise, et même impressionnée, par les prouesses de son époux. Sans attendre, tante Angélique les rejoint, un homme sur les talons. Comme d'habitude, elle prendra le plancher d'assaut. Tous les hommes encore capables de mettre un pied devant l'autre seront à son bras à un moment ou à un autre de la fête. Ils seront épuisés alors qu'elle aura

encore de l'énergie à revendre. C'est toujours ainsi. Angélique est la tante préférée de Magdelon. En réalité, ce n'est pas sa vraie tante, c'était la femme d'Étienne, un des premiers colons à s'être installé à Verchères. Étienne a été tué par les Iroquois. Veuve depuis plusieurs années, elle n'a jamais voulu se remarier. Elle cultive sa terre avec l'aide de ses fils. De nature joyeuse, elle adore chanter et danser.

Plus la fête avance, plus des couples se forment. Les mains se mêlent et s'entremêlent. Dans peu de temps, certains chercheront un endroit à l'écart pour laisser libre cours à cette chaleur qui envahit leur corps tout entier.

Depuis le début de la fête, à tour de rôle, les gens viennent féliciter les nouveaux mariés. Quelques-uns leur offrent un petit présent : un tablier brodé à la main, une fourchette, un petit miroir... Magdelon remercie chacun chaleureusement. Monsieur de la Pérade reste de glace. Il est poli mais froid. Magdelon l'observe du coin de l'œil. Elle espère qu'il se déridera un peu, sinon leur vie risque d'être fort ennuyeuse.

Au moment où Magdelon allait se dégourdir les jambes et faire quelques pas de danse avec les siens, Alexandre s'avance vers elle. Il la prend par la main et l'emmène jusqu'à la grange. Avant d'entrer, il lui demande de fermer les yeux. Il a une surprise pour elle. Alexandre et Magdelon sont comme les deux doigts de la main. Ils s'entendent à merveille et ont un plaisir fou à être ensemble. Depuis la naissance de son frère, Magdelon l'a pris sous son aile. Elle veille sur lui comme une poule sur son poussin. Et lui, il s'organise toujours pour passer du temps avec elle.

Alexandre guide doucement Magdelon jusqu'au fond de la grange, là où est engrangé le foin pour l'hiver. Il délaisse la main de sa sœur un instant, pousse quelques ballots et lui dit d'ouvrir les yeux. Dès que ses yeux s'habituent à la noirceur, Magdelon pousse un grand cri et saute dans les bras d'Alexandre. Elle l'embrasse sur les deux joues et le serre très fort. Elle n'a pas les mots pour décrire tant de beauté. Jamais elle ne se

serait attendue à un tel cadeau : un coffre en bois avec des pointes de diamant sur chaque côté et sur le dessus. Il est magnifique.

— J'avais tellement hâte de te le donner.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Merci ! Je ne pouvais espérer plus beau cadeau.

— Je pourrais peut-être me cacher dedans et t'accompagner à Sainte-Anne-de-la-Pérade... Qu'en dis-tu ?

Pour toute réponse, Magdelon s'approche de son frère. Elle prend sa tête entre ses mains, le regarde droit dans les yeux et lui dit, la voix chargée d'émotion :

— Tu ne sais pas à quel point tu vas me manquer !

— Toi aussi !

Ne pouvant supporter toute cette émotion plus longtemps, ils éclatent de rire. Puis Magdelon s'exclame :

— Espèce de grand nigaud ! Promets-moi de venir me voir !

— Si tu pensais pouvoir te débarrasser de moi aussi facilement... C'est sûr que je vais aller te voir. Laisse-moi juste un peu de temps pour organiser les affaires ici et tu me verras arriver.

— Allez, raconte-moi tout. C'est donc pour cela que tu disparaissais si souvent ces derniers temps.

* * *

La fête bat son plein jusque tard dans la nuit. Lorsque les nouveaux mariés se retrouvent seuls dans la chambre de Magdelon, le silence tombe sur la pièce comme un coup de masse. Elle se prépare mentalement à recevoir son mari. Mais elle devra attendre. Il lui donne un baiser sur le front et sombre presque instantanément dans un sommeil profond. Magdelon l'écoute ronfler une bonne partie de la nuit.